

J.A. 1820 MONTREUX 1

N° 9
2 MAI 1969
PRIX: FR. 0,60

TRIBUNE DE CAUX

IRLANDE DU NORD

**Est-il vraiment
trop tard?**



Le premier ministre O'Neill « démissionné ».



Miss Devlin, suffragette et députée.



Le pasteur Paisley, l'ultraprotestant.

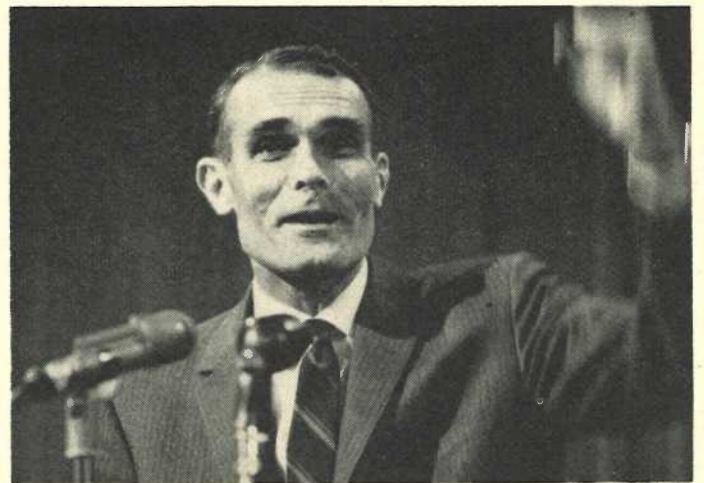
Photopress

Les acteurs du drame



Vatican :

**célébration
du
centenaire
du
Mahatma
Gandhi**



Pureté et passion

Un texte inédit de Peter Howard

De jeunes Européens au bon endroit, au bon moment

L'IRLANDE du Nord va-t-elle basculer dans la guerre civile ? Telle est l'angoissante question que l'on se pose après les graves émeutes de ces derniers jours qui ont vu s'affronter, comme au Moyen Age, protestants et catholiques. Ces derniers, il faut le reconnaître, ont quelques raisons de se plaindre. Ainsi, à Londonderry, lieu des heurts les plus sanglants, ville en majorité catholique, ce sont les protestants minoritaires qui dirigent les affaires de la cité depuis trois siècles. Il faut y être propriétaire pour avoir le droit de vote ; or la plupart de ceux qui possèdent des terres ou des maisons sont protestants.

De sérieuses réformes politiques, économiques et sociales sont donc indispensables pour que le demi-million de catholiques vivant en Irlande du Nord ne soient plus préterités par rapport à leurs compatriotes anglicans comme ils l'ont été jusqu'ici. Soulignons cependant que le principe de « un homme, une voix » vient d'être accepté par le parti au pouvoir, mais de justesse, grâce aux efforts du premier ministre « démissionné » M. O'Neill.

Ce qui est préoccupant dans toute cette situation, c'est de constater que des extrémistes semblent s'être emparés de toute l'affaire, tant d'un côté que de l'autre, excitant les foules à la haine ou au mépris. Est-il trop tard ?

Les jeunes Européens composant la troupe de *Il est permis de se pencher au-dehors* qui sont actuellement là-bas ne le pensent pas. Multipliant les contacts avec tous les milieux, ils s'efforcent de montrer la voie d'un vrai changement. A Londonderry, ils ont joué au Guildhall situé entre une rivière et les antiques murailles de la cité qui opposèrent un obstacle infranchissable aux attaques des armées catholiques en 1689. « Ces murailles qui sont toujours debout, nous écrivent-ils, résument à elles seules la position. On a l'impression que ce qui s'est passé il y a trois cents ans s'est passé hier, et les ressentiments qui ont couvé pendant des siècles ont maintenant fait explosion. Bien que l'Association pour les droits civiques ait affirmé à

plusieurs reprises qu'elle n'utiliserait que des moyens pacifiques pour parvenir à ses fins, et avait en fait décidé de renoncer à la marche de samedi dernier, ce sont les extrémistes des deux camps qui sont descendus dans la rue.

» Il y a dix jours, alors que les autos de police et les ambulances sillonnaient les rues, un public enthousiaste se pressait au Théâtre du Guildhall pour la représentation. Comme toujours, il y avait de tout dans ce public, des jeunes et des moins jeunes, des leaders du mouvement pour les droits civiques, des protestants militants de droite et aussi de fervents défenseurs du statu quo.

» Quant à l'évêque anglican de l'Eglise d'Irlande, Mgr Tyndall, il nous affirma que le message transmis par la pièce « représentait l'entière guérison que donne la parole » de Dieu », faisant spécialement allusion au chant « Si tu n'aimes pas ton voisin, tu n'aimes pas Dieu non plus ! » Vous avez renversé nos préjugés, continua-t-il, en nous montrant qu'il existait une troisième route, celle qui mène les hommes plus près du royaume de Dieu, plus près de la paix, vers des actions créatrices qui dominent les courants politiques passagers.

» A Belfast, nous avons été reçus au Parlement par le ministre de l'éducation. Une étudiante parisienne qui faisait partie de la troupe déclara avec humour, en faisant allusion à Miss Devlin, qui, à vingt et un ans, a fait une entrée fracassante à la Chambre des communes, qu'elle n'était elle pas députée et qu'elle n'avait pas vingt et un ans, mais qu'en mai dernier, à Paris, elle était sur les barricades et n'éprouvait aucun attrait particulier pour les ministres de l'éducation ! Les pavés voltigeaient, continua-t-elle, et nous hurlions des slogans en faveur de la « participation » à la tête des CRS. Mais après nos manifestations, ce fut la désillusion générale. Nous n'avons pas à choisir entre l'anarchie et l'apathie, car il y a, effectivement, un troisième chemin : c'est celui qui consiste à lutter avec passion pour redresser tous les torts, en commençant non pas par ceux des voisins, mais par les nôtres. »

Après le départ du général de Gaulle

QUI n'aura ressenti, quelles que soient ses opinions politiques, une certaine émotion en apprenant que le général de Gaulle quittait la scène politique sur laquelle il a joué un si grand rôle ?

Certes, on savait bien que cet événement se produirait un jour. Certains le souhaitaient, d'autres l'appréhendaient. Maintenant, il faut y faire face.

Avec de Gaulle, le destin de la France paraissait, à tort ou à raison, symbolisé en sa personne. Mais le destin d'un peuple ne peut pas dépendre toujours d'un seul homme. Aujourd'hui, cela devient l'affaire de tous les Français.

Au cours des trente dernières années, de Gaulle a su faire face aux événements avec un courage auquel l'Histoire rendra hommage. Maintenant, comme le disaient un groupe de Français à la suite des événements de mai dernier, « l'avenir de la nation est entre les mains de l'homme ordinaire qui, sans peur pour lui, sans haine contre quiconque, laissera parler dans son cœur la voix de sa conscience, rassemblera son courage pour dire ce qu'il pense et décidera d'agir comme responsable de la nation ».

Pour l'heure, la France doit désigner celui qui recueillera la lourde succession du général. Sur quoi se fondera l'autorité du futur président et de ses collaborateurs ? Ira-t-elle aux hommes de courage moral, « à ceux qui demandent et qui donnent juste poids et juste mesure » ?

C'est le souhait de tous ceux qui attendent beaucoup de la France, en Europe, en Afrique, au Moyen-Orient ou ailleurs, et qui veulent construire avec elle un monde libre et fraternel.

Signalons pour terminer un fait encourageant : à Londonderry, le dernier week-end, l'évêque catholique et l'évêque anglican se sont rendus ensemble dans tous les quartiers pour exhorter leurs compatriotes au calme et à la coopération.

TRIBUNE DE CAUX

Paraît le vendredi tous les 15 jours
Publié par Editions
Théâtre et Films de Caux S. A.
Rédaction, administration, publicité :
1824 Caux
Tél. (021) 61 42 41 CCP 10 - 25366

Abonnement ordinaire d'un an :

Suisse Fr. 15.—
Autres pays Fr. 18.—
France F 20.—
à verser au CCP 73, Lyon,
Société Générale, Annemasse

Prix spécial pour étudiants :

Suisse Fr. 9.—
France F 10.—

Rédacteurs responsables :
Daniel Mottu, Paul-Emile Dentan
Imprimerie Corbaz S. A., Montreux

Aimez-vous ce journal ?

Depuis qu'elle a changé de visage, la *Tribune de Caux* a reçu de nombreuses félicitations et des encouragements. Ne pensez-vous pas que certains de vos amis aimeraient aussi la lire ? Inscrivez donc ci-contre le nom d'un de vos amis qui ne la reçoit pas encore.

Ayez la gentillesse d'envoyer un abonnement gratuit de deux mois à

NOM :

PRÉNOM :

ADRESSE :

A adresser sous enveloppe ouverte, affranchie à 10 centimes, à la *Tribune de Caux*, CH - 1824 Caux.



La cérémonie marquant le centenaire du Mahatma Gandhi a eu lieu à Rome dans l'aula Borromini, considérée comme l'une des plus belles salles de conférence de la capitale.

Ci-dessus, on voit les costumes nationaux africains et asiatiques des choristes du Collège pontifical de la propagation de la Foi. Tous sont séminaristes. Ils ouvrirent la soirée par le chant de l'hymne national

italien et la terminèrent par un chant de Rabinranath Tagore, que M^{me} Battacharjee, petite-fille du Mahatma, accompagna à la cythare indienne.

Vingt-six artistes romains avaient répondu à un appel lancé par l'Osservatore Romano et envoyèrent des toiles qui furent vendues à l'issue de la manifestation au bénéfice du centre de Panchgani.

Extrait de l'Osservatore romano :

Le centenaire du Mahatma Gandhi célébré à Rome

Samedi dernier a eu lieu en présence d'un public exceptionnellement nombreux la célébration du centenaire de la naissance du Mahatma Gandhi dans l'aula Borromini de la Vallicella. La manifestation a débuté par l'hymne national italien chanté par un groupe d'élèves du Collège pontifical de la propagation de la Foi appartenant à différents pays d'Afrique et d'Asie, tous en costumes nationaux. Puis le préfet de l'Oratoire de Saint-Philippe Neri, qui avait organisé la manifestation, présenta les divers orateurs. On entendit tout d'abord le Père Eduardo Tagliabue, de l'Institut pontifical des missions étrangères de Milan qui, ayant passé de nombreuses années en Inde, mit en lumière la figure et l'œuvre de Gandhi. Son discours intéressant et incisif, parsemé d'épisodes bien caractéristiques, fut suivi très attentivement par le public et vivement applaudi. On notait

dans l'assistance l'ambassadeur de l'Inde et le député Bernardi, ainsi que d'autres personnalités du monde culturel romain et des représentants de la colonie indienne de Rome.

Puis M. Pierre Spoerri, journaliste suisse, a raconté dans un excellent italien l'expérience qu'il a vécue dans le village de Panchgani près de Bombay où le petit-fils du Mahatma, Rajmohan Gandhi, marche dans les traces de son grand-père. Son œuvre de paix et de reconstruction sociale et humaine a pour cadre non seulement l'Inde mais encore d'autres pays, et c'est ainsi qu'il se rendra prochainement à la conférence organisée par le Réarmement moral à Asmara, en Éthiopie.

Le dernier à prendre la parole fut M. Fred Ladenius, correspondant à Rome de divers journaux belges et hollandais, ainsi que de la radio et de la télévision. M. Ladenius a mis en relief la vie spirituelle de Gandhi, en mon-

trant la profonde affinité chrétienne de son message. Le discours clair et incisif de M. Ladenius s'est conclu par un vibrant appel à l'auditoire afin que chacun soit porteur du message chrétien de paix.

On put voir ensuite un film documentaire sur Panchgani qui relatait une série d'expériences humaines présentées dans de magnifiques images en couleurs.

Des chants indiens du chœur étudiant ont terminé la manifestation. Aux étudiants s'était jointe M^{me} Tara Battacharjee-Gandhi.

Une exposition de tableaux et une vente d'objets de différents pays avaient lieu ensuite au bénéfice de Panchgani. Le public s'est attardé longuement, apportant sa contribution à l'œuvre du petit-fils du Mahatma, tandis que des Indiennes en sari répandaient des parfums indiens, recréant l'ambiance exotique particulière à cette manifestation.

A propos d'un film

« Happy Deathday », du vrai cinéma

DEPUIS que je suis membre de la commission du *Globe d'Or* qui attribue le Prix de la presse internationale au meilleur film de l'année, les spectacles cinématographiques ne m'ont pas manqué. Mais je suis souvent sorti de la salle de projection attristé ou éccœuré, presque toujours avec un sentiment de vide.

Il suffit, pour mesurer la confusion que certaines idées projetées sur les écrans peuvent semer dans les esprits, de savoir qu'un film, séquestré pour obscénité par un tribunal italien, a reçu au Festival de Venise le prix d'une commission du Centre cinématographique catholique international (OCIC). Cette décision a d'ailleurs provoqué par la suite une sévère admonestation du pape.

Tout semble concourir à nous faire penser que certains cinéastes — consciemment ou in-

consciemment — rivalisent entre eux pour atteindre les abîmes les plus profonds de la dégradation morale. Puis, tout à coup, de ce marécage, surgit un film comme *Happy Deathday*.

La vision de ce film m'a rappelé un événement qui s'est passé il y a quelques années. On projetait, au Vatican, *Le Feu de l'Ouragan*, tiré d'une pièce de Peter Howard et Alan Thornhill et réalisé par le Réarmement moral. Des centaines de prêtres remplissaient la Salle de l'Oratoire de Saint-Pierre, située à l'ombre de l'immense basilique. Notre hôte, le cardinal Alfredo Ottaviani, avait pris place au premier rang. Le cardinal Ottaviani est connu pour son esprit batailleur ; il se définit lui-même comme le « chien de garde de la Sainte Eglise ». C'est un homme qui ne craint pas d'exprimer tout haut ses opinions et à qui

que ce soit. A la fin de la projection — que j'aimerais qualifier d'historique, car ce n'est pas tous les jours que des films sont visionnés dans l'enceinte des murs érigés par Léon IV — le cardinal Ottaviani fit le commentaire suivant : « Il suffit d'un film tel que celui-ci pour que l'existence du cinéma soit justifiée... »

Ce sont ces mêmes paroles qui me viennent à l'esprit au sujet de *Happy Deathday*. Ce film ne vous accordera aucune trêve ; tout concourt en lui à pénétrer l'âme du spectateur : la profonde humanité de l'histoire, les principaux caractères — qui appartiennent à trois générations — dans lesquels chacun pourra reconnaître plusieurs facettes de sa propre personnalité, le dialogue parfois cin-

(Suite page suivante)

LORSQUE Dieu dit à Moïse de conduire son peuple à la liberté, celui-ci répondit : « Non ». Ses compatriotes refuseraient, pensait-il, de croire à la promesse de Dieu ; il n'avait ni l'intelligence ni la force de caractère nécessaires pour mener la tâche à bien ; il avait la parole difficile et la langue embarrassée. Dieu répondit que c'était Lui qui avait donné à Moïse sa bouche et sa langue, et qu'il devait obéir à ce qui lui était ordonné. Les Israélites, eux aussi, résistèrent à Moïse avec une hostilité aveugle. Ils haïssaient l'homme qui les avait libérés et maltraitaient les chefs qui les emmenaient vers un nouveau pays.

L'attitude la plus facile consisterait à suivre le courant et renoncer à tenter de le renverser. Quiconque s'efforce aujourd'hui en Angleterre de remettre Dieu aux commandes, d'apporter la pureté dans les foyers, le désintéressement dans les affaires et l'industrie, l'honnêteté en politique et l'amour pour répondre au snobisme de la nouvelle élite et aux frustrations de l'ancienne, n'a pas la tâche facile. Il est dénigré, incompris, bâillonné, frappé d'ostracisme.

« Happy Deathday » (Suite)

glant et poignant, parfois lyrique mais toujours vrai et touchant, et les couleurs utilisées avec une retenue de maître et qui, par leurs violets, leurs jaunes, leur douce gamme de verts et leur acajou, s'intègrent à la vie et à l'expression du film. Je n'exposerai pas ici la trame de *Happy Deathday*. Des histoires de ce genre sont malaisées à raconter. Il faut les lire dans le texte ou mieux encore les suivre sur l'écran en se laissant immerger dans l'action du drame, comme si la plume inspirée qui l'avait écrite nous clouait sur place.

Aux pages de Peter Howard, Henry Cass, en réalisant ce film, a ajouté des pages de grand cinéma. Je pense à la palette du technicolor qui transforme la couleur en états d'âme, à la balançoire qui scande la marche du drame, au tapage gai et presque blasphématoire du transistor à côté du corps gelé de la petite suicidée, à cette caméra sautant de la chambre crépusculaire du veilleur au laboratoire et, de là, à l'antré bruyant des jeunes hippies qui s'ébrouent sous la lumière indiscrete des projecteurs...

Enfin, je revois Jetta — fruit des erreurs et de nos fautes — « Jetta aimée comme le soleil du matin » — sur sa balançoire, au crépuscule puis, avalant rapidement les pastilles bleues qui lui permettront de s'éloigner sur la pointe des pieds de ceux qui n'ont rien su lui donner. Et ce long retour du cimetière — lourd de rétrospectives — dans l'aube gelée qui succède au crépuscule, à la longue nuit. Ceci, grâce à Dieu, c'est du cinéma, du vrai.

FRED LADENIUS.

Il n'est pas facile de s'entendre taxer d'arrogance alors qu'on n'a que trop conscience de ses propres limites. Et si l'on vous accuse de manquer de talent, d'intelligence et de grâce, que répondre, lorsque vous savez que cela est vrai ?

Quelqu'un fit un jour à Frank Buchman, vers la fin de sa vie, une longue liste des fautes qu'à son avis celui-ci avait commises. Frank Buchman répondit en riant : « Eh bien, je me réserve le droit d'avoir tort. »

La force dynamique qui nous pousse, mes amis et moi-même, c'est la foi sincère que nous faisons ce que Dieu nous a appelés à faire, et la certitude que si l'Angleterre et le monde n'acceptent pas une révolution morale et spirituelle, ils se condamnent à la dictature et à la destruction.

Certaines personnes pieuses se réclament d'une nouvelle conception de la grandeur, qui ressemble fort à une justification intellectuelle de la petitesse et de la facilité. L'Angleterre actuelle, les hommes qui la mènent, poursuivent des buts beaucoup trop petits.

Dieu dit à Moïse de mettre la main sur son sein. Quand il la retira, elle était couverte de lèpre. Le cœur représente ce qu'un homme ou une nation sont ; la main, ce qu'ils font. La main suit le cœur. Un peuple est en ruines dans son cœur et dans sa pensée avant de l'être dans son économie et dans sa manière de vivre. Et cela ne s'arrêtera peut-être pas là. Ses villes et ses bâtiments pourraient aussi devenir des ruines.

Lorsqu'au temps d'Isaïe certains hommes disaient que ce qui est sale est propre, appelaient le péché vertu et le noir gris, le prophète ne leur mâchait pas les mots : « Malheur à ceux qui tirent l'iniquité avec les cordes du vice, et le péché comme avec les traits d'un char... Malheur à ceux qui appellent le mal bien, et le bien mal ; qui changent les ténèbres en lumière et la lumière en ténèbres ; qui changent l'amertume en douceur et la douceur en amertume ! Malheur à ceux qui sont sages à leurs yeux, et qui se croient intelligents ! Malheur à ceux qui ont de la bravoure pour boire du vin et de la vaillance pour mêler les liqueurs fortes, qui justifient le coupable pour un présent, et enlèvent aux innocents leurs droits ! »¹ Et le prophète prédit la ruine que connaîtront les peuples qui auront « rejeté la Loi de l'Eternel des armées ».

LE Réarmement moral n'est pas une société d'amélioration personnelle. Il représente non pas une destination, mais un itinéraire, un porche au seuil d'un monde nouveau. Il n'est ni une religion, ni une Eglise, ni un parti dans lesquels on puisse s'inscrire ; mais une vie que chacun doit vivre dans l'Eglise ou le parti auxquels il appartient.

Il mène une révolution qui vise à un changement social et économique, un changement national, un changement international, tous ayant leurs racines dans le changement de l'homme lui-même. Ses révolutionnaires, in-

corruptibles, ne se laissent ni intimider, ni acheter ; et s'ils font des erreurs, ils font aussi l'histoire.

Ils croient qu'Alexis Carrel, le savant, lauréat du Prix Nobel, avait raison quand il écrivait dans *L'Homme, cet Inconnu* : « Le sens moral est plus important que l'intelligence. Quand il disparaît d'une nation, toute la structure sociale commence à s'ébranler... Nous n'avons pas donné jusqu'à présent aux activités morales la place qu'elles méritent. Le sens moral est susceptible d'une étude aussi positive que celle de l'intelligence... La beauté morale est, beaucoup plus que la science, l'art et la religion, la base de la civilisation². »

SI ceux qui siègent à Downing Street, à la Maison-Blanche et sur la place Rouge s'assignaient comme tâche commune de reconstruire le monde, les priorités qu'a amenées une politique de puissance changeraient du jour au lendemain dans des continents entiers. Cela signifierait naturellement une réadaptation révolutionnaire des priorités pour les politiciens du pouvoir.

Pour que nous héritions d'une ère nouvelle, il faut que gouvernants et gouvernés acceptent un nouveau système de valeurs. Peu de temps avant sa mort, Frank Buchman vit entrer dans sa chambre, lui apportant son thé, un jeune homme qui voulait l'aider dans son travail. Les quelques paroles du plus âgé au plus jeune nous indiquent certaines des valeurs dont l'homme moderne a besoin. Buchman lui dit : « Si tu as l'intention de travailler ici, je te prie de commencer à vivre par la Croix et non par des règles. Sais-tu ce que cela veut dire ? Eh bien, nous allons en parler ensemble.

» As-tu confiance dans le Dieu que tu sers ? Est-ce que tu sens que tu peux absolument compter sur Lui ? Absolument ? Il faut que tu en arrives à Le préférer à tout et à tous.

« M'aimes-tu plus que ceux-ci ? » C'est Lui qui a dit cela. Est-ce que tu peux répondre « Oui » ?

» Mon garçon, il faut que tu en arrives là. Sans Lui, ne franchis pas le seuil. Avec Lui, parcours le monde. C'est vrai : « Il marche » avec moi, et Il me parle, et Il me dit que « je Lui appartiens. » As-tu jamais eu ce sentiment ? Tu devrais.

» Un conseil : que l'honnêteté absolue soit ta politique. Ne pense pas que le but de la vie soit d'éviter de pécher. Certains le croient, mais qu'ils sont ennuyeux ! Il faut avoir un sens de la vraie direction à suivre, et s'y lancer à fond. As-tu ce sens ? A quelle vitesse vas-tu ? Quelle est la plus grande vitesse que tu aies faite en voiture ? Quand on va vite, la poussière ne colle pas. L'as-tu jamais remarqué ? C'est pareil avec le péché.

» Il faut que ton cœur se mette à vivre. Je ne le sens pas battre en toi. Tu as besoin d'une transfusion de sang. Du plasma. « Le » sang de Jésus, Son Fils, nous purifie de tout » péché. » Cela communique la vie.

² Dr Alexis Carrel, *L'Homme cet Inconnu*, Plon 1935, p. 152.

¹ Esaïe 5, versets 18 et 20-23.

garage de bergère



vevey

Téléphone 51 02 55

passion

de Peter Howard

» Il a donné du sang — des litres de sang — pour te rendre à la vie. Est-ce que tu te laisses diriger par Lui? Qu'est-ce qui te dirige? Il faut que tu en viennes à Le préférer à tout homme et à toute chose. Rejette tout mobile secondaire.

» Il y a longtemps que j'ai caréné ma vie: « Rends-moi pur, garde-moi pur. » Pur au-dedans. « Un cœur n'est pas pur s'il n'est » pas passionné. »

PLUS tard, Frank Buchman dit à un de ses amis: « Je déteste ne pas être militant. Si je ne suis pas militant, je tombe si vite dans la critique. »

Il nous faut aujourd'hui des pays aussi militants pour le Réarmement moral que certains le sont pour le désarmement moral et la destruction de Dieu. Les nations, comme les hommes, seront jugés d'après leur attitude envers le travail de Dieu dans le monde.

Sans Dieu, nous avons, nous les Occidentaux, un esprit étroit, et des desseins égoïstes et mesquins. Le cardinal Newman, répondant à Charles Kingsley qui attaquait sa foi avec une férocité effrayante, dit de lui: « On dirait qu'il est constitué de telle sorte qu'il n'a pas la moindre notion de ce qui se passe dans des esprits très différents du sien, et qu'il est, de plus, dans l'ignorance totale de son aveuglement. Un homme modeste, un philosophe, auraient scrupule à traiter avec mépris ou sarcasme des principes et des convictions... qui

ont été respectés si largement pendant si longtemps — les croyances, dévotions et coutumes qui pendant près de vingt siècles ont constitué la vie religieuse de millions et de millions de chrétiens. »

Tenter de tuer Dieu parce que cela nous arrange, c'est si bas et si facile.

On racontait autrefois une histoire qui n'est pas sans rapport avec celle de certains penseurs d'aujourd'hui. Une famille de souris vivait sous un piano à queue. Tout au long de leur existence, leur monde était rempli d'une musique qu'elles aimaient sans la comprendre. Elles adoraient le Grand Musicien qu'elles ne pouvaient pas voir. Un beau jour, quelques souris entreprirent un long voyage. A leur retour, elles déclarèrent qu'il n'y avait rien de mystérieux dans cette musique: elle était produite par des câbles tendus, qui vibraient là-haut, loin au-dessus du monde des souris. Cette découverte entama sérieusement la croyance de beaucoup de souris en un Grand Musicien. Ensuite, deux souris poussèrent leur exploration au-delà des câbles et rapportèrent la découverte finale: la musique n'était pas produite par les câbles, mais par des marteaux qui dansaient le long des câbles. Le monde des souris fut convaincu qu'il possédait enfin la vérité entière et définitive. L'esprit de la souris avait été débarrassé du mythe du Grand Musicien.

Cela n'empêcha pas la jeune fille de continuer à jouer du piano.

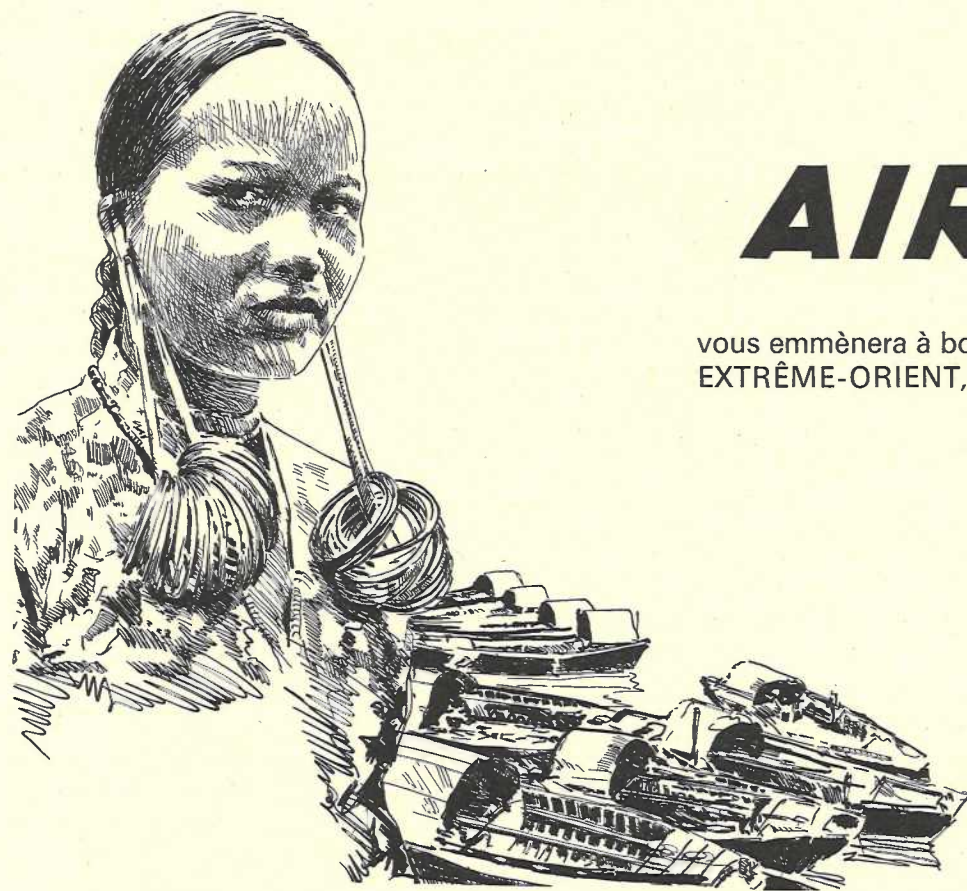
LES philosophes actuels, qui projettent leurs sarcasmes et leurs moqueries à la télévision, leurs critiques négatives dans la presse, leur cynisme au Parlement, sont dénués de tout scrupule. Vivant à une époque où l'humanité risque de s'anéantir elle-même, certains néanmoins détruisent avec insouciance l'espoir que l'homme a placé en une vie éternelle. Ceux-là même qui sont les plus fiers de leur intellect sont restés moralement à l'état d'embryon; ils sont spirituellement sous-développés. Ils ne comprennent pas que notre civilisation, qui s'est développée sur le plan intellectuel et économique, doit se développer dans le domaine moral et spirituel — ou périr.

L'homme ordinaire a soif de vivre grand. On lui enfonce dans la gorge un fourrage à bon marché, de la saleté qui est sensée faire ses délices, la haine comme un fruit creux — et il déteste ce qu'on lui fait avaler. Ce n'est pas une question de politique; c'est une question qui touche tous les politiciens.

Tous, nous devons choisir: le Christ ou l'Antéchrist, l'esprit ou la bête, la renaissance ou la décadence, le réarmement moral ou un âge sans Dieu, sans espoir et sans but.

Il nous faut choisir entre la passion et la pureté de l'Esprit Saint, et le compromis facile qui répand la corruption et crucifie le Christ à nouveau.

Choisissez aujourd'hui qui vous voulez servir.



AIR-INDIA

vous emmènera à bord de ses jets modernes en INDE, en EXTRÊME-ORIENT, en AUSTRALIE et aux ÉTATS-UNIS*

*(quotidien)

GENÈVE - Rue de Chantepoulet, 7
Tél. (022) 32 06 60

ZURICH - Talacker, 21
Tél. (051) 25 47 57

L'Indonésie se donne un plan quinquennal visant à nourrir sa population croissante

En mars de cette année, une délégation hollandaise se rendit en Indonésie après avoir participé à une conférence asiatique du Réarmement moral en Inde. Elle comprenait notamment le sénateur Dirk de Loor et l'auteur de cet article, M. Peter Hintzen. Pendant son séjour, elle put s'entretenir avec les dirigeants du pays et des gens de tous les milieux. Dans ses bagages,

elle apportait des films du Réarmement moral qui suscitèrent un vif intérêt. A l'une des projections assistaient six membres du gouvernement, le président de la Cour suprême, des généraux et l'ancien vice-président Mohammed Hatta. Dans les lignes qui suivent, M. Hintzen résume l'impression que lui a faite l'Indonésie d'aujourd'hui.

LES choses vont mieux en Indonésie qu'on ne l'avait généralement prévu. Le taux d'échange de la monnaie, qui s'était élevé jusqu'à 485 roupies le dollar en octobre 1968, est redescendu à 382. L'argent chinois afflue de Hong-kong, attiré il est vrai par le taux d'intérêt exceptionnellement élevé — 5 % par mois. Mais on doit reconnaître que l'inflation a été jugulée. Comme un de mes amis en félicitait un expert du Fonds monétaire international, ajoutant qu'il ne s'était pas attendu à une stabilisation relativement si rapide de la roupie, l'expert répliqua : « Nous non plus. » Il est de fait que partout, on s'attendait à ce que l'Indonésie continue longtemps encore sur le chemin de l'inflation galopante.

C'est donc dans un climat de confiance relative que le président Suharto a lancé ce qu'on appelle ici du nom de « Repelita » ou Plan quinquennal. Celui-ci est l'œuvre d'experts et d'esprits réalistes qui n'ont pas cherché à atteindre la lune. Ainsi, tel d'entre eux a dit clairement aux représentants des syndicats qu'ils ne devaient pas s'attendre à des miracles.

Ce qui caractérise le plan, c'est qu'il vise à satisfaire le plus vite possible les besoins alimentaires de la population. L'an dernier, une récolte exceptionnellement abondante de riz avait vu la production s'accroître de 9 %. Le plan cherche à maintenir cette tendance. L'effort porte également sur l'amélioration des moyens de transport et des communi-

cations. Pour les chemins de fer, par exemple, l'objectif est de retrouver le niveau de productivité d'avant-guerre ! Une mission d'experts hollandais a pour tâche de rétablir le trafic entre les îles — une tâche rendue difficile par le fait que des intérêts privés contrôlent celui-ci, qui rapporte bien, les prix étant très élevés.

Des îles immenses et riches pratiquement inhabitées

Les choses vont mieux dans l'ensemble. Cela ne veut pas dire qu'elles aillent bien. Septante des 120 millions d'habitants que compte l'Indonésie vivent à l'étroit sur l'île de Java où le taux d'accroissement de la population serait de 4 % par an. Mais Sumatra, Bornéo, les Célèbes sont virtuellement vides — alors qu'elles sont potentiellement aussi riches. Encourager la migration d'une île à l'autre est chose facile à dire : le fleuve humain déferle sur Java, attiré par les possibilités d'éducation et, selon la rumeur publique, d'emplois qui y existeraient. Sur ce dernier point, beaucoup dépend des investissements étrangers. Or, selon ce que m'a dit le gouverneur de Jakarta, M. Ali Sadikin, un nombre insuffisant de projets approuvés par le plan sont réalisés. Les investisseurs étrangers semblent donner trop d'importance à des rumeurs sans fondement sur la situation générale du pays.

Malgré ces divers obstacles — et il y en a

bien d'autres — la verte Indonésie ne donne pas l'impression de vivre dans la détresse. Le visiteur est surpris par un bien-être apparent que contredit le fait que le salaire d'un travailleur qualifié ne suffit même pas à payer sa note d'électricité.

Partout, on semble conscient que le problème de base est d'ordre moral. De larges calicots dans les rues rappellent qu'il faut une mobilisation des énergies morales et spirituelles pour assurer le succès du plan quinquennal. Les syndicats organisent partout des séminaires pour expliquer à leurs membres la nécessité d'un effort spécial.

Plus de fuite de capitaux

L'une des personnalités marquantes est le ministre du commerce, M. Sumitro, un brillant économiste. On affirme que c'est lui qui a réussi à convaincre les Chinois d'Indonésie — qui tiennent toujours les cordons de la bourse — de coopérer à la reconstruction de l'économie du pays — moyennant certaines assurances quant à la protection de leurs droits. En tout cas, le mouvement des capitaux qui tendaient à quitter le pays a pris maintenant la direction opposée.

Le ministre des affaires sociales, M. Tambunan, m'a parlé du remarquable système d'entraide instauré dans 38 000 des 59 000 villages d'Indonésie. Des coopératives y ont été fondées dont les membres, mettant en commun une partie de leurs ressources, construisent des maisons, organisent des transports et améliorent les conditions de vie.

J'ai pu m'entretenir avec un grand nombre de parlementaires. La plupart semblaient accepter le rôle de partenaire de second plan assigné par l'armée aux partis politiques. D'une façon générale, les étudiants et les intellectuels s'appliquent à ne créer aucun obstacle au président Suharto. Mais il est clair que les conditions devront s'améliorer sensiblement pour que l'attitude actuelle de tolérance, sinon de confiance, dont bénéficie le gouvernement soit maintenue.

PETER HINTZEN

Nous faisons plus pour vous



Clavier universel

Quand on a lu certaines affirmations une douzaine de fois sous des signatures variées, on a tendance à les prendre pour vérités sans plus réfléchir. C'est ce qu'on appelle de la propagande, j'imagine.

« La femme est victime d'un monde entièrement structuré par les hommes, qui prennent seuls toutes les décisions. » Qu'en pensez-vous? Pour ma part, j'ai du mal à concevoir comment des femmes, pourtant d'intelligence normale, se laissent prendre à ce genre de déclarations, pis encore s'en vont les colporter. Certaines le feraient-elles parce que, femmes heureuses et comblées, elles ont mauvaise conscience vis-à-vis de celles qui leur paraissent moins fortunées et croient faire ainsi preuve de solidarité? Mais les autres? Sont-elles tellement complexées par un cœur blessé qu'elles se sont coupées du contact le plus naturel avec l'autre sexe? Comment expliquer autrement une si piètre estimation de notre rayon d'action? Car, pour employer une expression, peut-être pas très jolie mais en vogue, ces hommes qui ont façonné notre monde, qui donc les a conditionnés? Ils ont quand même eu dans leur vie un apport féminin, non? Pour en arriver à croire qu'ils décident tout seuls de notre sort, ces dames n'ont-elles donc aucune influence sur quiconque — mari, fils, frère ou cousin? N'éprouvent-elles de simple affection pour aucun? Car même le renard du Petit Prince savait que celui qu'on apprivoise n'est plus jamais le même. C'est ma foi une vue des choses et de l'histoire tellement superficielle qu'on en reste pantois.

Et si je n'ai pas l'intention d'épuiser un sujet inépuisable en quelques lignes, j'aimerais passer la parole à un groupe de femmes qui ont de ces positions subalternes tant décriées, un salaire sans comparaison avec celui d'un P.D.G., peu d'échelons à graver en face d'elles, etc. Eh bien! ça n'a pas l'air de leur couper les ailes.

Il s'agit d'un groupe de secrétaires d'âges et situations variées qui s'intéressent à former leurs collègues, fraîchement émoulues de leurs écoles, en fonction du monde d'aujourd'hui ou plutôt de demain. Pas besoin d'être sorcier pour deviner qu'avec la prolifération des machines à dicter, à reproduire,

à enregistrer, le métier de secrétaire a bien changé et les qualités requises également! Ce n'est donc pas par hasard que les deux cours qu'elles organisent pour cet été¹ se situent dans le cadre de *Cours de formation de responsables pour la société de demain*. C'est qu'elles y croient! Elles savent ce qu'elles-mêmes ont déjà tenu dans leurs mains et jusqu'où peut aller leur champ d'action. D'ailleurs n'est-il pas révélateur que ce soient des secrétaires, ou ex-secrétaires, qui les premières aient offert des bourses pour que des jeunes sans bas de laine puissent s'inscrire? Nul doute que des patrons qui s'y connaissent en investissements et ont une fois ou l'autre eu maille à partir avec leurs sténodactylos ne s'empressent de faire de même!

Car les élèves de ces cours trilingues auront l'occasion de roder leurs connaissances et d'y ajouter tout un bagage de trucs du métier, tout en apprenant à faire face au rôle qui les attend. Il existe déjà, bien sûr, des manuels de perfectionnement dans la matière. J'en ai sous les yeux un magistral qui, en trois cents pages, conduit la secrétaire en or jusqu'à sa mission de « libérer son chef ». Mission qui, entre parenthèses, n'emballera guère celles qui trouvent en dessous de la dignité féminine de servir les autres, quitte à déshumaniser complètement la société. « Ce rôle, me dit une des organisatrices du cours, on peut le remplir à la perfection si l'on veut. Et c'est déjà pas mal, car cela représente en soi une fameuse prise de responsabilité. Mais cela ne meuble pas une vie, il faut prendre les choses par l'autre bout! »

Alors, pour elle, ce bon bout quel est-il? Trouver un sens à la vie et voilà le secrétariat qui prend sa valeur, explique-t-elle. Et pour elle, on découvre sans peine que les papotages de la collègue ou ses sautes d'humeur comptent moins que la collègue elle-même. Et que les cinq minutes grignotées sur l'heure de travail intéressent moins que le passage d'une économie de profit à une économie de service pour toute l'industrie — puisque c'est dans celle-ci qu'elle a commencé sa carrière.

¹ Cours A : du 30 juin au 19 juillet. Cours B : du 28 juillet au 16 août. Renseignements auprès du secrétariat des Cours de formation, 1824 Caux.

Vous auriez parié que la vie dans un « pool » de sténodactylos est réglée comme du papier à musique, voire un rien monotone? Mais à l'entendre il est évident que l'air du grand large souffle au bureau dès que l'une d'elles saisit au vol chaque occasion de construire du neuf — « d'amener un élément positif dans toute situation », dit le programme des cours. Et les anecdotes fusent, partant souvent de l'incident le plus anodin. L'état d'esprit n'a-t-il pas changé du jour où elle a refusé de participer à une farce qui lui paraissait inopportune et risqué d'être à jamais considérée comme trouble-fête par ses collègues? Et plus encore lorsqu'elle cessa de refiler automatiquement les travaux les plus ennuyeux à la dernière venue au « pool »? Mais lorsqu'elle risqua tout son avenir pour mettre en doute auprès de son chef un procédé qui allait être à l'encontre de sa conscience, c'est dans la ligne directrice de toute l'affaire qu'une transformation s'amorça. Et certes ce n'est pas dans un manuel que l'on apprend à s'orienter dans ces méandres-là, tandis que les titres de séminaires que je vois énumérés au programme de ces deux cours m'ont un petit air assez irrésistible.

Je voudrais même pouvoir y inscrire, de gré ou de force, une de ces dames si indignées de voir les femmes occuper tant de postes subalternes et par conséquent gagner moins en moyenne que les hommes... Je ne serais pas étonnée qu'au milieu des claviers pétaradants de championnes du 40 mots à la minute, les porte-parole de l'injustice biologique et de la révolte des femmes découvrent simplement qu'il y a autour de nous un monde à refaire, et à refaire par tous ensemble (toutes y compris)!

JACQUELINE

Des femmes parisiennes se fixent et dépassent un objectif

Pour permettre à des familles, des étudiants, des groupes professionnels français de participer aux conférences de Caux, des femmes de la région parisienne ont entrepris la constitution d'un fonds de soutien destiné à l'attribution de bourses. Dans cet esprit, elles viennent d'organiser une vente internationale à la maison du Réarmement moral près de Paris. Des centaines de gens ont répondu à leur appel. Elles nous envoient ce message : « Mission accomplie. Premier objectif dépassé, atteignant les 20 000 F. Notre engagement commun demeure et notre effort se poursuit. »



Pour les « dix-heures » et les « quatre-heures »

Profitez des 30 points JUWO actuellement offerts en supplément pour vous régaler de Gerber-Extra.



BRANDT

BULLE
tél. (029) 2 77 30

FERRONNERIE

SERRURERIE

CONSTRUCTION
METALLIQUE

DEVIS PROJETS
sans engagement



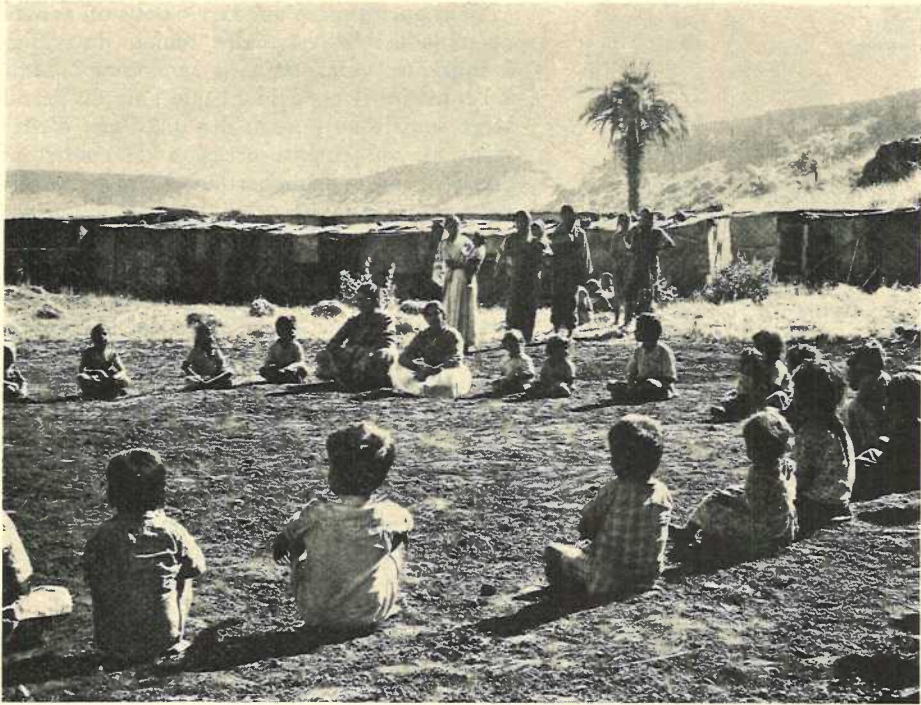
Votre fournisseur
de
fenêtres normalisées

FABRIQUE DE FENÊTRES SA

6110 WOLHUSEN

Tél. (041) 87 12 29

Stocks importants



D'une école de Berne à celle de Panchgani en Inde

Les premiers jours de l'« école » de Panchgani : une jeune brahmane donne une leçon aux enfants assis en cercle devant les « paillottes » où se sont installés leurs parents qui travaillent à la construction des bâtiments.

DANS un précédent numéro, nous avons publié un article d'une de nos correspondantes sur la ferme de Panchgani, érigée près du nouveau centre de conférences du Réarmement moral en Inde. Aujourd'hui, nous aimerions parler de l'école qui y a été créée, pour faire face aux besoins des enfants des ouvriers venus travailler à la construction des bâtiments.

Les ouvriers indiens, en effet, se déplacent toujours en famille, et leur progéniture, le plus souvent, traîne dans la rue sans aller à l'école. Il s'avéra donc indispensable de grouper ces enfants pour leur apprendre non seulement les rudiments de l'alphabet et de l'arithmétique, mais aussi pour leur enseigner comment faire face aux problèmes de la vie.

« Ce qui aide le plus nos élèves dans leur travail scolaire, raconte une jeune institutrice de Berne, qui a passé plusieurs mois à Panchgani dans cette école passionnante, c'est d'apprendre à faire silence en eux-mêmes pour discerner la voix de Dieu et faire taire celle du mal. » Et de raconter l'histoire suivante :

« Baban avait six ans. Pendant trois semaines je me suis efforcée, mais en vain, de lui apprendre les premières lettres de l'alphabet. Impossible, rien n'entraît. Un jour, je lui ai raconté comment, étant petite, j'allais

cueillir les fruits sur les arbres de nos voisins et que, plus tard, j'avais été le dire au jardinier pour m'en excuser. Baban, alors, m'a confié son secret : il allait, lui, se « rincer le gosier » avec les bouteilles d'alcool que son père laissait dans ses armoires, et il fumait des mégots qu'il ramassait, en cachette bien sûr. Je veux cesser, me dit-il, car c'est faux. Et il rentra pour tout raconter à son père. Huit jours plus tard, il savait tout l'alphabet par cœur ! Ses conflits intérieurs résolus, Baban était libre de se concentrer sur ses études. »

Trente jeunes Bernois à l'action

Les trente élèves d'une classe primaire supérieure de Berne, encouragés par leur maître, ont décidé d'aider à construire une vraie école pour ces jeunes Indiens, avec des murs, des pupitres, des tableaux noirs. Elevés dans le confort helvétique, ils ont pris conscience que, pour aider à ce qu'on appelle le « tiers monde », il fallait faire des sacrifices. Pour eux, les sacrifices qu'ils feraient seraient les friandises et leur temps libre.

Pendant six mois, tout l'argent économisé

en chocolats, bonbons et pâtisseries est ainsi venu remplir une crousille, pour atteindre la somme coquette de Fr. 800.—. Puis ils confectionnèrent toutes sortes d'articles qu'ils décidèrent de vendre lors d'un après-midi où ils inviteraient leurs parents et ceux de leurs amis. Pour compléter les comptoirs, ils rendirent visite à cent vingt commerçants de la ville pour solliciter des dons. Le succès vint couronner leurs efforts puisqu'ils récoltèrent Fr. 3000.— et que le quotidien bernois *Der Bund* leur consacra une page entière avec photos, ce qui incitera sans doute d'autres écoles à imiter leur exemple.



Pendant six mois, trente élèves d'une classe bernoise ont utilisé leur temps libre pour confectionner toutes sortes d'articles qu'ils ont vendu au bénéfice de l'école de Panchgani. Trois mille francs furent ainsi récoltés en un après-midi.



« Nous avons renoncé à toute friandise pour aider les enfants indiens. Et vous ? » lit-on sur la pancarte apposée à côté du baromètre des contributions versées dans la crousille jour après jour pendant six mois. Le niveau atteint huit cents francs.